

# DEUX VOLONTAIRES

DE LA

## PREMIÈRE RÉPUBLIQUE

Pierre-J.-B. Girardon, de Bar-sur-Aube

François-Etienne Marquant, de Commercy

CONFÉRENCE FAITE AU THÉÂTRE DE BAR-SUR-AUBE

**le 17 Mars 1900**

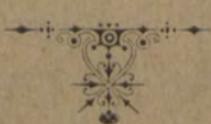
PAR

Louis MORIN

TYPOGRAPHE A TROYES

CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES HISTORIQUES



TROYES

IMPRIMERIE G. ARBOUIN

126, Rue Thiers, 126

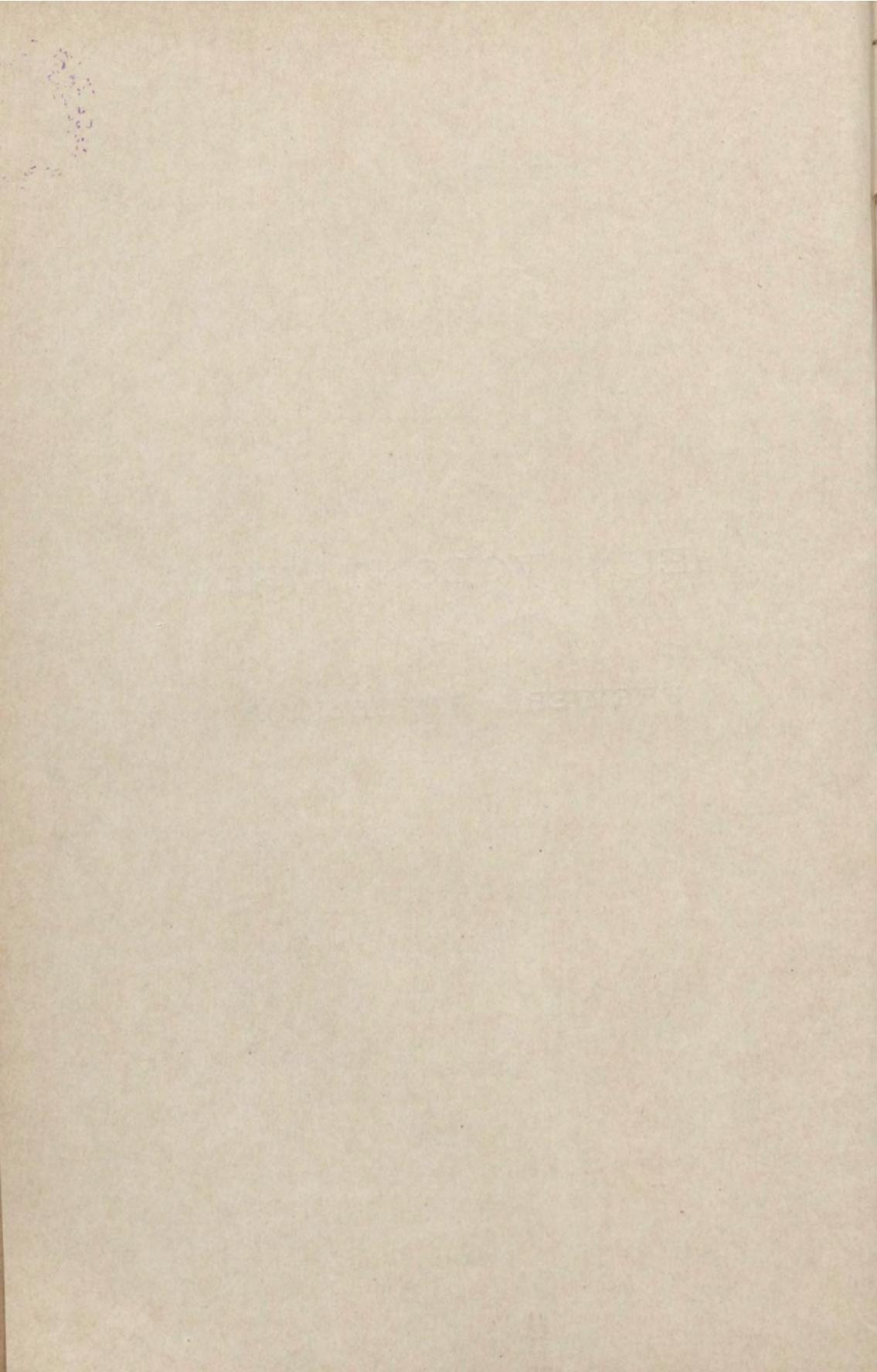
—  
1900



# DEUX VOLONTAIRES

DE LA

PREMIÈRE RÉPUBLIQUE



# DEUX VOLONTAIRES

DE LA

## PREMIÈRE RÉPUBLIQUE



Pierre-J.-B. Girardon, de Bar-sur-Aube

François-Etienne Marquant, de Commercy

CONFÉRENCE FAITE AU THÉÂTRE DE BAR-SUR-AUBE

le 17 Mars 1900

PAR

Louis MORIN

TYPOGRAPHE A TROYES

CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES HISTORIQUES



3174

TROYES  
IMPRIMERIE G. ARBOUIN  
126, Rue Thiers, 126

—  
1900

---

Extrait du *Troyen*, Avril-Mai 1900

---

# DEUX VOLONTAIRES

DE LA

## PREMIÈRE RÉPUBLIQUE



Mesdames, Messieurs,

Avant d'aborder le sujet de cette causerie, je veux exprimer mon affectueux attachement pour votre chère petite ville. Appelé ici, il y a six ou sept ans, par des recherches historiques sur les anciens imprimeurs locaux, et mis en relations avec plusieurs de vos concitoyens, il en est résulté de solides amitiés qui chaque jour me lient davantage au pays. Je ne citerai aucun nom, tant pour ménager les susceptibilités présentes que pour ne pas évoquer le triste souvenir d'une de ces amitiés, brisée en apparence par la mort, mais toujours vivace en mon cœur. Sachez seulement que les jouissances intellectuelles qui me sont venues de la ville de Bar m'ont fait contracter envers elle une dette de profonde reconnaissance. Cela vous expliquera pourquoi, simple volontaire de l'Enseignement, et malgré mon insuffisance oratoire, j'ai accepté de vous entretenir aujourd'hui de votre compatriote le capitaine Girardon : j'ai saisi là l'occasion trop rare de me retrouver au milieu de vous, et, en mettant tous mes efforts à vous être agréable, un moyen de payer au moins les intérêts de cette dette de cœur dont je ne suis pas capable de me libérer tout à fait.

Il y a seulement deux ans, le personnage qui m'occupe était un inconnu. Ses descendants en ligne collatérale, qui habitent Frauvaux, en relisant dans l'intimité les lettres et les papiers qui ont servi à faire revivre leur parent, se rendaient bien un peu compte qu'une manière de héros planait dans le lointain brumeux de la filiation familiale ; mais ces connaissances demeuraient vagues, imprécises, enveloppées de la légende qui s'attache à tous les faits au-dessus de l'ordinaire, comme l'ombre estompe un relief éclairé dans la nuit.

Maintenant, ces documents ont été étudiés, publiés sous vos yeux (1), et la figure intéressante du capitaine Girardon est enfin sortie de la pénombre où elle était injustement noyée depuis près de cent ans.

Pierre Girardon ne fut pas un grand soldat : il n'a pas percé ; il n'a pas à son actif un de ces faits d'armes qui, en renversant les chances d'une campagne, immortalisent leur auteur. Mais ce fut un brave soldat ; ce fut un de ces hardis sabreurs qui, à la fin du siècle dernier, sous l'action fertilisante de l'idée patriotique et républicaine, levèrent en si grand nombre sur le sol de France que les balles étrangères purent les faucher pendant vingt-cinq ans sans parvenir à les abattre tous.

Comme tant de ses camarades, comme entre autres le Dragon Marquant, dont je vous parlerai tout à l'heure, Girardon fut un héros de modeste envergure, un précieux collaborateur des généraux qui portèrent si haut et si loin la gloire de la France libre. Dans le pays qui vit naître le général Vouillemont, les maréchaux Beurnonville et Vallée, cette figure n'est pas déplacée.

### I

**Pierre-Jean-Baptiste Girardon** est né à Bar-sur-Aube, le 8 juillet 1766, d'une de ces familles d'artisans qui, à force de travail et d'économie, refaisaient à leur profit la fortune de la France, compromise par les royautes imprévoyantes, gaspillée par les hauts seigneurs dépensiers, orgueilleux et débauchés. Son père, ancien tanneur, était devenu un bon bourgeois « vivant noblement », selon l'expression d'un acte officiel ; plusieurs de ses parents s'étaient fait une

(1) Lettres de Pierre Girardon, officier barsurabois, pendant les guerres de la Révolution (1791-1799) ; Bar-sur-Aube, typ. et lith. A. Lebois, 1898. — In-8 de 47 p.

situation dans l'armée ou dans le sacerdoce.

C'était une famille ascendante.

Au lieu d'apprendre le métier paternel, ou tout autre d'aussi sûre ressource, Girardon fit quelques études ; puis, sacrifiant à la fâcheuse tendance dont notre pays souffre tant à l'heure actuelle, il visa sans doute à obtenir un emploi public. Pour comble, caractère dissipé, il débuta mal dans la vie. C'est lui-même qui le confesse dans une lettre :

« J'ai fait des sottises, écrit-il, je m'en « mords tous les jours les doigts. Crier, tem- « pêter, ça ne me rendra pas la fortune que « j'ai mangée... »

Que celui qui n'a jamais fait de sottises lui jette le premier la pierre. Pour moi, je ne m'en sens pas le courage... j'allais dire le droit. Heureux encore quand on a la jeunesse pour excuse !

Il semble que sa famille, pour mettre un terme à des débordements inquiétants, ait pris le parti de l'engager comme soldat quand il eut vingt ans, en 1786 ; toutefois, ce projet ne dut pas avoir de suites, et il fallut les événements de 1789 pour décider de la vocation du jeune oisif qu'était devenu notre orphelin.

Dès le 1<sup>er</sup> septembre, à la formation des gardes nationales, il s'engagea dans ce corps, institué pour protéger les personnes et les propriétés contre les hommes de désordre que le mouvement révolutionnaire avait fait remonter des bas-fonds de la société.

L'époque complexe que l'Histoire a unifiée sous le titre évocateur de « Révolution française » n'en était alors qu'à sa première période, celle qui avait pour devise : « la Nation, la Loi, le Roi », et déjà le mouvement libérateur était contrarié par de regrettables excès.

Le mot de Liberté, jeté peut-être imprudemment à la foule mal préparée à le comprendre, dès longtemps mécontentée par la comparaison de sa misère avec le faste insolent de la haute aristocratie, avait enflammé les esprits, tourné les têtes, provoqué des désordres.

A peine la digue ouverte au courant normal des réformes publiques, il fallut essayer de la fermer au torrent des abus privés. Les passions mauvaises se greffèrent sur les luttes politiques, au point que l'historien d'aujourd'hui ne sait pas toujours à quel mobile, généreux ou inavouable, obéirent certains personnages dont l'esprit de parti dénature les actes.

Le banditisme aussi s'effronta, à la faveur du désarroi des institutions judiciaires.

Pourtant, la contrée barsuraiboise demeura assez calme. Les Chauffeurs, dont le souvenir déjà séculaire est demeuré si vivace en ce pays, ne devaient venir que plus tard, et on y signale très peu de ces actes de représailles qu'exercèrent contre la noblesse rurale ou le clergé les habitants de certains villages.

L'instruction de Girardon, son patriottisme expansif, son inscription peut-être à quelque société d'archers de la région, lui valurent d'être nommé d'emblée lieutenant de la garde nationale. C'était un premier pas dans la vie militaire qui le tentait ; mais son ardeur guerrière s'émuossait dans ce rôle platonique ; il n'avait sûrement pas rêvé de marquer le pas sous l'uniforme ; il cherchait une occasion d'employer son activité.

Cette occasion s'offrit enfin lorsque l'alliance conclue entre l'empereur d'Allemagne et le roi de Prusse, contre la France révolutionnaire, eut surexcité le sentiment national. De toutes parts surgirent des bataillons de volontaires, qui se donnèrent la mission de défendre la patrie ou de mourir pour elle. Et ce n'étaient pas alors de vains mots, dans la bouche de la plupart de ces jeunes gens : ils avaient la foi qui fait les grandes choses, ils avaient un idéal qu'on aurait quelque peine peut-être à retrouver aussi vif aujourd'hui.

Girardon entra au 1<sup>er</sup> bataillon de l'Aube avec le grade de sous-lieutenant. Le 24 octobre 1791, il était à Carvin, dans le Pas-de-Calais, d'où il écrivait la première lettre dont nous ayons connaissance. Elle est adressée, comme toutes celles qui m'ont permis de retracer son existence, à son frère Claude Girardon, licencié en droit, officier municipal à Bar, lieutenant des grenadiers de la ville.

Girardon vécut ainsi quelques mois, traînant de ville en ville avec son bataillon, désœuvré, sans but, sans autre occupation que celle de savourer les bons vins et de séduire les jolies femmes que le hasard offrait à son caprice, aspirant après la guerre et se berçant d'espérances. Il avait soif d'action. Comme beaucoup de ses camarades, il enrageait de demeurer au port d'armes au lieu de faire le coup de feu contre les ennemis encore dissimulés de son pays. La vie de garnison pesait à son activité. Aussi s'était-il fait inscrire pour partir en Amérique, où les troubles de Saint-Domingue nécessitaient l'intervention des troupes de la Métropole.

« Nous venons, dit-il le 29 mars 1792, d'envoyer une pétition à l'Assemblée nationale pour aller planter l'arbre de la

Constitution chez les mulâtres et leur faire jouir des mêmes droits que nous... Si notre pétition n'a pas de succès, elle nous fera toujours aux yeux du public infiniment d'honneur... »

Le point d'orgueil n'est pas rare chez Girardon ; très cocardier, il pose volontiers pour la galerie, et cette constatation donnerait en ses récits une confiance médiocre si, en écrivant à son frère, il ne semblait avoir pris soin de dépouiller son masque d'emprunt pour se laisser voir tel qu'il était, tel que les siens le pouvaient connaître.

La perspective d'être admis à porter les armes dans le Nouveau-Monde ne l'empêchait pas de tenter d'autres démarches. Fatigué de son rôle passif, il voulait en sortir par quelque porte que ce fût. C'est alors qu'il mit à profit ses relations avec le comte de Dampierre pour solliciter son admission dans un régiment de ligne ; dans les premiers jours d'avril 1792, il recevait sa nomination comme sous-lieutenant au 5<sup>e</sup> régiment de hussards. Quelques jours après, l'Assemblée nationale décrétait la guerre contre François II, roi de Bohême et de Hongrie. La Prusse et l'Autriche resserrèrent leurs alliances et se préparèrent à envahir la France à la fois par la Flandre, l'Alsace et la Champagne.

Girardon fit la campagne de 1792 en brave militaire, ne craignant pas le danger, sachant entraîner ses hommes par l'exemple. Sa conduite lui valut d'être choisi comme aide de camp par le général Lamarche, en novembre 1792 : il partagea avec son chef les honneurs et les peines d'opérations souvent périlleuses. Le 7 avril suivant, en 1793, le général Dampierre, alors général en chef, le nommait lieutenant à la place d'adjoint aux adjudants généraux, comme collaborateur du général Murnan.

Il reçut à cette occasion, de la part du général Lamarche, les meilleurs témoignages pour avoir été constamment employé à l'avant-garde de l'armée des Ardennes, y avoir rempli sa place avec honneur et distinction et avoir « bien mérité de la patrie ». C'était la formule courante alors ; elle équivalait à la croix de Saint-Louis qui n'existaient plus légalement, à la croix de la Légion d'honneur qui n'existaient pas encore.

Mais en ce temps où la politique tenait, même à l'armée, une si grande place dans les esprits, où les têtes des personnages en vue étaient si peu solides sur leurs épaules, Girardon eut peur de se trouver compromis en même temps qu'un des généraux avec lesquels son emploi le mettait en relations. Profitant du remplacement du général Mur-

nan par le général Laroque, il sollicita et obtint, au mois de mai, la faveur de rejoindre son régiment. A partir de ce moment, ses lettres se font rares. Les hostilités étaient furieusement engagées, chaque jour amenait une rencontre avec l'ennemi ; il fallait délaisser la plume pour le sabre, et Girardon ne s'en faisait pas prier.

Vous ai-je dit que votre brave compatriote était maladif ? Je ne crois pas. Vous le savez maintenant. Il l'était depuis son arrivée aux hussards. Néanmoins, il ne s'écoutait pas : il souffrit pendant plus de deux ans, non sans se plaindre, sans doute, mais du moins sans lâcher le service. Il prit part à toutes les opérations de Belgique et d'Allemagne. Quelle épopee si la totalité de ses lettres avait été conservée, et quelle ressource pour l'Historien vraie !

Enfin, au commencement de 1795, n'y tenant plus, il rentra dans ses foyers, emportant cette fois encore les éloges de ses chefs pour sa conduite politique et morale, pour ses talents militaires joints au civisme le plus pur.

Je me l'imagine alors rentré à Bar, où l'air si sain de la colline, l'amitié d'un frère cher, les soins dévoués de sa belle-sœur, les caresses de son petit patriote de neveu, l'eurent bientôt rendu à la joie de vivre.

Il était temps, car le découragement l'empoignait parfois. Ainsi, en 1793, une phrase comme celle-ci lui échappe : « J'ai une maladie que je voudrais bien ne pas avoir pour cent louis ; quinze jours de repos feraien bien mon affaire, mais je ne quitterais pas mon poste pour tous les trésors du monde. Je souffre comme un malheureux ; je suis bien à plaindre ! Une balle ou un boulet ferait bien mon affaire ; je n'aurais rien à me reprocher, j'aurais travaillé en vrai républicain et je mourrais avec plaisir les armes à la main... »

On conçoit qu'un semblable tempérament ne pouvait se complaire dans l'obscur repos de la petite ville natale. A peine remis, Girardon reprit du service ; il fut incorporé dans l'armée désormais fameuse de Sambre-et-Meuse. Mais le charme qui jusqu'alors l'avait préservé des balles ennemis, malgré d'imprudentes bravades, était rompu. Coup sur coup, il reçut quatre blessures devant Mayence et eut son cheval tué sous lui. Quelques mois après, vaincu par le mal, il donnait sa démission.

Il resta encore un an entier au pays, après quoi il fit une nouvelle demande pour rentrer au service. Le repos n'était décidément pas son élément. Puis, il faut le dire, son frère n'était plus à Bar, mais à Paris ; Gi-

rardon se serait trouvé bien seul : il rentra dans la grande famille militaire au printemps de 1798. Mais en son absence les choses avaient changé. Notre héros tomba comme un intrus dans des cadres archicomplets ; il dut se contenter du titre de capitaine « à la suite », c'est-à-dire de remplaçant, de suppléant, ou, si vous aimez mieux, de surnuméraire.

Joignez à cela une santé délabrée, des besoins financiers assez pressants, de vives appréhensions sur l'issue d'une guerre qui s'éternisait, et vous comprendrez pourquoi Girardon sollicitait un emploi civil ou son admission dans la grosse cavalerie. Malgré de sérieuses protections, il n'obtint rien de tout cela et dut se retirer. Il vint mourir chez son frère, qui était alors commissaire de police à Troyes, le 29 mars 1804, à l'âge de 37 ans et 8 mois, sans avoir reçu de la Patrie la récompense des services qu'il lui avait rendus et à laquelle il avait conscience d'avoir droit.

Elle fut peut-être venue, cette récompense. En 1806, le Ministre de la guerre, à qui l'on avait omis de notifier le décès de son subordonné, écrivait au général commandant le département pour le prier de transmettre à Girardon une lettre le chargeant d'une mission pressante. Cette lettre ne trouva pas son destinataire. La mort avait été plus prompte qu'elle.

.

Vous venez d'entendre, tracée dans ses grandes lignes, la biographie publique de votre compatriote. Mais il aimait assez à parler de lui pour que nous puissions pénétrer dans son intimité. Voyons un peu, avant d'étudier en lui le soldat, quels étaient ses penchants, ses affections.

Lui-même s'est accusé d'avoir fait des bêtises. On sait ce que cela veut dire. Mais la morale publique est ainsi faite qu'elle apprécie différemment les mêmes actes, selon le milieu dans lequel ils s'accomplissent. Les fredaines de jeune homme que Girardon se reproche si amèrement, à cause de l'argent qu'il y avait gaspillé, paraissent toutes naturelles quand elles se passent à l'armée et qu'il les raconte effrontément à son frère ainé.

Girardon était un jouisseur. S'il avait les qualités de son métier, il en avait aussi les défauts ; il s'en confesse, d'ailleurs, avec une désinvolture qui serait cynique si elle n'était seulement sincère.

S'il demeura célibataire, ce ne fut pas faute d'inclination pour le sexe. Ses lettres fourmillent de galanteries, de récits dignes du soldat libertin qu'il était ; la dernière se

termine par une déclaration qui le peint bien tout entier ; la voici : « Je suis quelquefois heureux ; mon caractère près des femmes est toujours le même : fou, étourdi et entreprenant ; je bavarde comme une pie, je les amuse en leur contant fleurette, en leur disant des douceurs, je leur promets quelquefois plus que je ne leur donne ; je passe ainsi quelques moments agréables. »

On n'est pas plus délibérément mauvais sujet !

La façon de vivre, les liaisons faciles que lui valaient sa belle prestance et son uniforme, le droit du vainqueur qu'il prélevait de ci, de là, au hasard de la conquête, avaient quelque peu faussé son jugement à l'égard des femmes. Ainsi, parlant d'une jeune fille de Bar, il écrit un jour :

« Je vous dirai qu'elle est en correspondance avec Masson, le grenadier, qui demeure presque en face de la maison de la mère. Elle ne m'avait pas dit, lorsque je lui faisais la cour, qu'elle avait des intrigues avec Masson : je l'aurais bien vite abandonnée. Juge comme les hommes sont trompés... Combien je croyais qu'il y avait de demoiselles honnêtes dans Bar-sur-Aube ! Mais je suis bien désabusé : la plupart de nos volontaires et officiers ont des correspondances avec elles. »

Ne vous récriez pas, Mesdames. J'ai trop appris à respecter celles d'entre vous que je connais, pour ne pas avoir tout de suite cherché un palliatif à ce que la dénonciation de cet écervelé de Girardon peut avoir de désoligeant pour vos arrière-grand'mères. Et j'ai trouvé sans peine. Les soldats dont il s'agit ici n'étaient pas des soldats ordinaires, voués aux amours faciles de garnison, mais des jeunes gens, barsurauinois eux-mêmes, qui s'étaient arrachés à leurs familles, à leurs plaisirs, à leurs affections locales pour voler à la défense du pays. Rien d'étonnant à ce que la plupart aient laissé à Bar-sur-Aube des amies, des fiancées, qui n'agissaient pas mal en adoucissant de quelques billets tendres la rude existence de leurs concitoyens partis à l'armée.

Notre héros se montre ici mauvaise langue. Je l'abandonne à votre légitime courroux.

Mais non : pardonnez-lui plutôt ; l'indulgence vous sied mieux que la vengeance. Girardon fut assez malheureux en amour, et il a bien expié son scepticisme à l'égard de ce délicat sentiment.

En effet, s'il lui procura quelques plaisirs éphémères, il n'y trouva jamais ce bonheur sérieux que l'on essaie de fixer par une union réfléchie. Plusieurs tentatives matrimoniales

échouèrent lamentablement ; en 1799, il en était réduit à réclamer l'aide d'une agence pour trouver une épouse, lui, le vainqueur de toutes les belles de Flandre !

Je me suis un instant demandé si c'était bien sérieux. Pourquoi pas ? après tout. Huit ans de la vie des camps pouvaient bien lui faire désirer le calme et le repos de la vie de famille. Il promettait d'ailleurs d'être un mari modèle. « Un mari, dit-il quelque part, doit prévenir les besoins de sa femme, la secourir, et la femme, de son côté, doit lui rendre le réciproque... ; celui qui ne le fait pas est indigne de vivre. » En maints passages encore il compare avec envie sa situation avec celle de son frère, vivant au milieu des siens, sa femme et ses enfants, dans la félicité d'un intérieur affectueux.

Hélas ! il ne devait pas goûter à ces joies tant enviées !

Vous le voyez, Mesdames, vous êtes bien vengées.

Non seulement Girardon aimait le plaisir, mais il aimait aussi la bonne chère et la boisson. Ces trois amours balançait presque dans son cœur celui de la patrie. Ses lettres sont farcies de détails gourmands qui peignent à merveille leur auteur. Quand il annonce son arrivée dans une garnison, il fait savoir aussitôt comment on y est nourri et abreuvé. J'imagine qu'en entrant chez l'habitant, il courait d'abord à la cuisine, non sans jeter en passant un coup-d'œil dans la chambre à coucher... .

Oyez ces nouvelles de Carvin (Pas-de-Calais) : « Je donne trente-six livres par mois ; je donnerais trois louis que je ne serais pas mieux. Si vous aviez une idée de ma nourriture et des petits soins qu'on a pour moi, vous seriez surpris... Je m'amuse comme un royaume, je fais la vie de cochon, boire et bien manger ; je suis avec un hôte qui est le plus grand gourmand de l'univers, tout ce qu'il y a de plus fin est servi sur sa table... »

Les bons jours n'étaient pas rares pour les volontaires, accueillis avec plaisir dans presque toutes les villes. « La veille de notre départ de Carvin, dit-il encore, on a mis les petits pots dans les grands, on nous a bien régalaés de jambons, pâtés, tarts et gâteaux ; le matin, les bourgeois de nos volontaires portaient leurs sacs sur le dos. La plupart de nos jeunes gens avaient au bout de leurs bayonettes des tarts et des gâteaux... »

La réception à Haubourdin fut analogue : La plupart des volontaires, dit le conteur, sont logés trois ou quatre dans des châteaux ; lui, il habite le salon superbe d'un ancien procureur d'abbaye. De toutes parts pleuvent chez les officiers des invitations à

goûter d'excellents vins mousseux de Bourgogne et autres. Un bal est même projeté pour attirer sur le bataillon les bonnes grâces des jeunesse de l'endroit. Pour des novices, les volontaires étaient bons tacticiens : ils savaient se ménager des victoires au pays du Tendre.

Il est vrai que des périodes de misère entrecoupaient souvent celles de prospérité. Il arriva que Girardon passa la journée sans manger, d'autres fois il dut se contenter pour dîner d'un mince morceau de pain et de fromage, arrosé d'eau claire ou à peu près ; il coucha sur la dure pendant de longs mois. « Le pain vaut 10 sous la livre, écrit-il de Brunémont, en 1793 ; le beurre deux livres 40 sous, le vin 2 livres 40 sous, l'eau-de-vie 6 l. la bouteille. Je ne peux cependant pas me passer de ces quatre choses-là. Pour avoir bu de l'eau hier à mon souper, j'ai eu ce matin une colique affreuse... Je ne boirai plus que de l'eau-de-vie, c'est un remède souverain pour le houssard lorsqu'il est malade : il boit une bouteille d'eau-de-vie et le lendemain il se trouve guéri. C'est une excellente méthode que tous nos officiers mettent en pratique ; lorsque je m'ennuie, je fais passer mon chagrin avec quelques verres de cette bonne liqueur et ma gaieté revient. »

« Je crois bien, dit à ce sujet un de vos voisins, M. J. Durandeau, rédacteur du *Reveil Bourguignon*, que si Girardon avait moins absorbé de cette bonne liqueur, il ne serait pas mort si jeune. »

Excusez-moi, mes chers auditeurs, de vous avoir si longtemps entretenus de détails intimes : c'est par eux surtout que vaut l'œuvre épistolaire de Girardon. Son intérêt réside bien moins dans les faits de guerre racontés que dans les détails donnés par l'auteur sur l'existence des soldats patriotes. Mal placé pour juger l'ensemble des événements, le jeune officier l'était à merveille pour observer ce qui se faisait autour de lui ; ses lettres sont des tableaux souvent pittoresques, parfois précieux, des mœurs et des idées à cette époque tourmentée de notre histoire.

Sans être devin, je pressens ce que vous pensez de moi. Vous pensez (vous le dites peut-être tout bas) : Voilà un monsieur qui nous a fait venir sous prétexte de nous parler d'un soldat ; jusqu'ici, il ne nous a fait voir qu'un homme qui s'est amusé... et ça ne nous intéresse guère. N'est-ce pas que j'ai deviné juste ?

J'en viens à ce que vous désirez entendre ;

mais il était nécessaire, pour mieux faire comprendre ce qui va suivre, de se placer dans le milieu, de monter le décor, de présenter le personnage.

C'est fait ; maintenant, allons au but.

Voilà donc Girardon à l'armée, le voilà sur la frontière. Il semble qu'à présent il ne doive plus être question que de coups donnés et reçus, de batailles et de hauts faits ; il semble que nous entrions tout droit dans l'épopée.

Car c'est ainsi que le peuple simplifie l'histoire. Pour lui, une époque se personifie dans un homme, dans un fait, dans une idée. Dans l'esprit superficiellement cultivé de la masse, toute la période monarchique, aux aspects si divers pour l'érudit, tient dans ce mot mal défini : féodalité. Cinq ou six figures s'en détachent, lumineuses ou sinistres : Charlemagne, Louis IX, Louis XI, François I<sup>e</sup>, Henri IV, Louis XIV. La Révolution, c'est une émeute victorieuse supprimant un roi ; Danton, Marat et Robespierre la conduisent ; c'est aussi une marche militaire, non moins triomphale, ayant pour chefs Hoche, Kléber, Marceau (ainsi le veut la chanson) et la *Marseillaise* pour musique : or, j'ai constaté que la *Marseillaise* ne se chantait pas dans les armées de la République, mais bien le *Ça ira* et la *Car-magnole*, jugés alors moins subversifs qu'aujourd'hui. L'Empire, c'est Napoléon, une longue guerre, et Waterloo pour finir.

Lorsque j'étais à l'école primaire, avant 1878, par conséquent, trompés par la lecture de notre Histoire de France abrégée, ne consistant guère qu'en une chronologie où les dates de batailles se touchaient de près, nous trouvions notre époque bien paisible comparativement à celles que nous étudions ; pourtant, quelques années seulement nous séparaient de l'année terrible.

Cette manière de synthétiser les faits, faute de les mieux connaître, est simple et commode, mais elle n'est pas exacte.

Demandons-le plutôt à Girardon.

Sa première lettre, datée de Carvin, montre déjà l'armée révolutionnaire divisée, démoralisée. Vingt causes diverses déprimaient le moral de ces guerriers improvisés, qui s'énervaient aux lenteurs des préparatifs de campagne. C'était d'abord le manque de confiance dans les chefs, ex-officiers de l'ancienne armée royale. Et de fait, si beaucoup d'entre eux rendirent de grands services en instruisant les recrues patriotes, beaucoup aussi firent défection : après avoir accepté des grades supérieurs, ils céderent à l'entraînement des relations, à l'esprit de caste ; ou encore, peu rassurés sur la valeur de

leurs troupes, jugèrent prudent de se mettre du côté qu'ils croyaient être celui du manche, en se joignant aux émigrés, dont la situation est assez curieusement décrite par Girardon :

« Depuis six semaines, dit-il, il est passé devant ma porte plus de cinq cents aristocrates pour Tournay ; la vie y est fort chère. La plupart des émigrés sont logés au dernier étage ; ils ne mangent pas de bouilli ; ils vivent avec un œuf et une tartine de beurre. Il y en a beaucoup qui reviennent parce que les fonds leur manquent... »

N'empêche qu'à chaque instant on signale le passage à l'ennemi de généraux, d'officiers, suivis toujours de quelques soldats. Des régiments entiers même désertent avec armes et bagages, comme ceux de Royal-Allemand, de Saxe-Housard, de Berchin.

Il n'y eut pas jusqu'au domestique de Girardon qui ne partit en lui emportant une somme de 700 à 800 livres.

Les Brabançons, sur qui l'on comptait fort, trompèrent l'attente des patriotes français, qui pensaient se les être attachés en les libérant de la domination autrichienne. Pour comble, dès le début, les munitions manquaient :

« Nous sommes les plus près de l'ennemi ; Tournay n'est qu'à six lieues de Carvin par la traverse. Nous n'avons pas d'armes, peu de poudre, et nous crions fort. Si nous venions à avoir une attaque, on nous tuerait comme des mouches... » Que nous sommes loin, en ce moment, des rapides et glorieuses étapes qui suivront !

L'indiscipline, enfin, ce fléau des armées, trouvait un terrain propice dans les éléments hétérogènes dont se composaient les premières légions patriotes. Les ferment de discorde pullulaient. « Vous ne sauriez croire combien j'ai sabré de volontaires, écrit un jour Girardon. Les bougres de lâches abandonnaient leur drapeau et répandaient la terreur, non seulement dans l'armée, mais encore dans l'intérieur : il y en a qui sont peut-être à 2 ou 300 lieues, ils courrent encore. Si les généraux ne mettent pas ordre à l'insubordination qui règne parmi nos troupes, nous sommes perdus et la République anéantie. Il faut de grands exemples, deux cents guillotines ne seraient pas de trop à l'armée. Nous avons d'excellentes troupes, mais nous en avons de bien mauvaises qui font tort aux bonnes... »

Remarquez, en passant, que Girardon réclamant avec insistance la guillotine pour faire des exemples, parlait d'une façon désintéressée, car il ne se souciait pas d'y

monter. C'est même la raison qui lui fit plus tard quitter son poste d'aide de camp : « Je connais de mes amis, dit-il, qui ont été enveloppés et forcés de suivre les généraux. Maintenant, je n'ai plus peur d'être compromis : je vous dirai franchement que je crains la guillotine !... » Ce qui ne l'empêche pas, en 1794, ayant à se plaindre de marchands et de campagnards qui vendent leurs denrées à prix fou, de s'écrier : « Où est la sainte guillotine et le puissant rasoir, pour les mettre à la raison ? »

A propos de mauvaises troupes, Girardon raconte une petite anecdote assez typique, le 20 novembre 1793 :

« Deux mille quatre cents hommes de Metz, tous gens mariés, sont venus pour porter un coup ; à les entendre, ils voulaient tout abattre : aux premiers coups de feu, ils sont partis comme si le diable les courrait. On a braqué à Saverne deux pièces de canon sur eux, on leur a fait mettre bas les armes. — Ils vont recevoir la couronne civique à Metz, en attendant qu'on en fasse mention dans les bulletins. »

De tels événements n'auraient été que risibles s'ils n'eussent été parfois susceptibles d'entrainer d'autres défections et de mettre le désarroi dans l'armée en bataille.

Pierre Girardon pensait, une fois admis au 5<sup>e</sup> hussards, aller au feu sans tarder et mettre ainsi en œuvre le courage civique dont il se sentait rempli. C'est vers ce temps-là qu'il écrivait :

« Les nouvelles de Nancy sont très intéressantes. On a assemblé hier les régiments et la garde nationale sur la place, on leur a publié et annoncé la guerre. Tout le monde l'a vue avec plaisir. On a crié : Vive la nation ! et l'air *Ca ira*, qui est l'air du jour...

« ... Il paraît que l'ennemi va jeter des forces du côté de la Lorraine allemande. Je vais me porter bien vite dans ce pays-là pour purger la terre de ces scélérats qui l'infectent... »

Les scélérats dont il parle ici, ce ne sont pas les soldats étrangers, combattants obscurs d'une cause dont la portée leur échappe, mais les aristocrates, les émigrés devenus les ennemis de leur propre patrie. A ceux-là, il avait voué une haine impitoyable qui se traduit fréquemment en invectives ronflantes : « Je pars. Vingt mille baïonnettes ne m'intimident point. Je marche d'un pas tranquille et ferme quand il s'agit d'assurer la liberté d'un peuple qui gémit dans les fers. Mon premier devoir est de voler à son secours. Je me déclare l'ennemi juré de l'aristocratie ; s'il en existe encore quelqu'un dans mon pays, qu'on les chasse, car ils

« sont indignes de vivre avec des frères et de respirer un air sain qu'ils pourraient empoisonner. »

Il se leurre même beaucoup, comme certain parti moderne aux idées plus généreuses que pratiques, sur les sentiments amicaux des peuples voisins. Il semble déjà croire à un internationalisme libertaire auquel cent ans écoulés n'ont pas fait faire un grand pas : « Nous sommes sûrs de la victoire, affirme-t-il. Les nations étrangères ne tourneront jamais leurs armes contre nous ; elles sentent trop bien que nous défendons la cause commune, qui est celle de la liberté. »

Il dut être douloureusement désillusionné, plus tard, par la coalition européenne !

Un trait, encore, pour montrer ses sentiments à l'égard des aristocrates. En février 1792, étant en garnison à Haubourdin, il fit une petite excursion jusqu'à Dunkerque, afin de voir la mer. Se promenant sur la grève, il vit un petit poisson, une plie, qui attendait avec impatience le reflux : « Je l'ai mise dans son élément, je l'ai vue reprendre petit à petit le courant de l'eau ; elle s'est échappée à ma vue et j'ai été satisfait. Je n'en ferais pas autant pour les aristocrates ; au lieu de leur donner la vie, si j'étais assez fort, je leur donnerais la mort. »

« Que font nos aristocrates, dit-il ailleurs ? Vous n'avez pas besoin de lire les papiers publics. Vous n'avez qu'à regarder leurs figures ; si elles sont allongées, c'est signe de victoire pour nous ; si elles regardent en l'air, c'est signe de victoire pour eux... »

On croirait entendre le langage d'un sectaire irréductible. Il n'en est rien. Pierre Girardon, qui s'était fait jadis appeler « de Chalvaudet », n'était pas, dans le fond, un sans-culotte ; la violence de sa phraséologie n'est que l'effet du milieu et des circonstances dans lesquels il agissait.

Par exemple, c'était un apôtre convaincu de l'idée patriotique et républicaine, deux mots inséparables, alors. Il ne néglige aucune occasion d'affirmer sa foi :

« On a assemblé hier notre régiment, écrit-il vers le milieu de 1792 ; nous avons formé un bataillon carré ; je leur ai lu la Constitution républicaine ; nous l'avons acceptée de vive joie et avons prêté le serment. On a planté deux arbres... J'ai fait différentes inscriptions que j'ai fait attacher dessus. J'ai fait deux motions : la première a été de faire mettre bas le chapéau devant l'arbre sacré de la liberté et de crier : « Vive la nation et la République, mort aux tyrans ! » La seconde, j'ai fait

« faire silence et j'ai montré l'exemple à tous les citoyens en allant embrasser l'arbre de la liberté, qui devait être pour la vie, à tous les citoyens, le point de ralliement. Ils ont bien vite imité mon exemple. Ensuite les fanfares et la *Carmagnole* autour. Je les ai quittés et de là je suis monté au clocher. Je me suis mis en chemise — en bras de chemise, je suppose — et j'ai ap- pris aux habitants la manière de jouer sur les cloches l'air *Ça ira.* » Et ailleurs encore : « Depuis six mois, je ne quitte pas le bonnet de la liberté et je m'en trouve bien. Je couche avec. Les Parisiens m'imitent ; ils se promènent toujours avec. On reconnaît là les bons patriotes. »

Une anecdote encore, contée dans la lettre du 12 février 1792 :

« J'ai voyagé dans la voiture publique avec un particulier de Bergues ; il était aristocrate en diable. Il commença par me dire qu'il n'avait pas grande confiance dans les quatre-vingt-dix mille hommes de troupes pas soldées, qu'il n'en donnerait pas deux liards. La moutarde m'est montée sur le champ au nez et je l'ai traité en bon patriote. Je lui ai dit que je ne lui pardonnerais jamais, que son propos était insultant, et comme officier je voulais lui faire voir qu'un seul était dans le cas de lui donner une idée des patriotes. Je lui proposai de descendre de la voiture pour le saluer. Il n'avait qu'un sabre, je tirai de ma poche une paire de pistolets et je lui dis que c'en était assez pour le faire changer d'avis. Il commença à s'excuser, sentit ses torts et remit la partie à demain matin.

« Les voyageurs lui ont tombé sur le corps et se sont mis de mon côté. Nous l'avons traité comme un gueux. Il est sorti, heureusement, car je sentais ma bâle s'échauffer. Il aurait passé avec moi un mauvais quart d'heure. Il se rappellera sans doute que ses propos étaient malhonnêtes : je lui ai donné une leçon, je désire qu'elle lui profite. »

Les heures d'enthousiasme juvénile avaient de durs lendemains ; tout n'était pas rose à la frontière et nos vaillants soldats y eurent, comme on dit, du fil à retordre.

A la suite du siège de Namur, l'armée se trouva bien fatiguée ; Girardon dit qu'elle aurait besoin de repos ; pour son compte, voilà près de huit mois qu'il ne se déshabille pas et couche sur la paille. Il se demande alors quand cela finira.

Cela finit, heureusement ; ou plutôt, cela cessa un peu. Un mois après il était en quartiers d'hiver à Verviers, logé chez un millionnaire, buvant des bons vins de

toutes sortes et de nouveau courtisant les belles.

Une autre fois, le 19 janvier 1794, il désire encore une quinzaine ou un mois de repos pour sa santé et pour changer de linge : « Il y a trois mois, dit-il, que ma culotte n'est sortie de mes cuisses, ainsi que mes bottes. Je ne parle pas des poux, ils sont très communs. Si vous voulez en conserver la race, je pourrai vous en envoyer. Nous n'avons pas de pain en ce moment-ci ; nous allons moudre de l'espionne, du seigle et de l'orge pour nous en faire. Nous ne sommes pas trop à notre aise ; il faut espérer que ça ne durera pas longtemps. Si nous avons eu de la peine et des maux, nous sommes aussi bien glorieux d'avoir chassé l'ennemi du territoire de la République. . . . »

Caractère éminemment souple, il passait sans transition du grave au doux, du plaisant au sévère, comme dit le poète classique. Ecoutez ce morceau, daté du 30 janvier 1793.

« Nous allons avoir une guerre terrible à soutenir contre toutes les puissances. L'Angleterre, dit-on, a déjà commis quelques hostilités : elle arme à force. Qu'on nous laisse encore passer le mois de février tranquille, pour l'équipement de l'armée, ensuite nous nous battrons. Il faut que la République s'en tire avec honneur. Elle aura bien des ennemis à combattre ; si elle gagne, elle n'en sera que plus glorieuse. Il en coûtera bien des ruisseaux de sang de part et d'autre : ce sera selon la tournure que ça prendra. Maintenant, une guerre est très longue. Il y aura beaucoup de chapeaux de reste à la campagne prochaine ; les femmes en souffriront : elles ne trouveront pas de jeunes gens pour se marier. Si elles font bien, c'est d'en avoir un pour trois ou quatre. Elles l'auront à la semaine. . . . »

« Depuis quelques jours, je suis rêveur, pensif ; il me passe dans la tête des idées noires. Vous pouvez bien croire ce qui m'afflige : je n'aime pas à voir répandre le sang. Il faut espérer qu'un beau matin une canonnade des plus chaudes me réveillera de mon assoupissement. J'ai soutenu le parti de la nation ; j'y tiendrai jusqu'à la mort. C'est le cas de dire plus que jamais : vaincre ou mourir. Autrefois, on disait ces belles paroles en buvant le bon vin des cabarets ; il faut le dire maintenant à la face de l'ennemi, sans cela ça irait mal. Ce que nous avons fait dans la campagne dernière n'est que le début ; il faut s'attendre à de plus violentes secousses. Si tous les hommes pensaient comme moi, qu'ils ne fussent pas plus ambitieux, la République Française serait

mieux servie, et par conséquent plus heureuse. »

« Soyez prudents dans tous vos écrits », tels sont les mots par lesquels Girardon clôt cette missive.

C'est ainsi qu'au hasard des événements, notre héros allait de l'enthousiasme au désespoir. Et toute l'armée était de même : abattue par une mauvaise nouvelle, l'annonce d'un succès provoquait le délire contraire. Ces tempéraments impressionnables étaient influencés par le moindre choc, et le service se ressentait d'une manière fâcheuse de l'extrême mobilité des sentiments. Ces guerriers d'occasion étaient aussi capables de flétrir devant l'ennemi que de se dévouer en allant au-devant des balles. Soutenus par la foi patriotique, ils tombaient à rien quand celle-ci chancelait. Il n'en est pas moins vrai que cette époque fut glorieuse et féconde en traits de courage audacieux. Ecoutez celui-ci, conté par Girardon en décembre 1793 :

« Je me suis battu ces jours-ci comme un zélé républicain ; j'en ai vu tomber trois, tués par moi, sans compter ceux qui se sont enfuis en serrant les fesses. J'en ai tué deux devant l'adjudant général, qui a eu son cheval tué sous lui. Tout cela pendant la charge. Après l'action, j'ai emmené un officier du régiment de Chamborand avec moi devant les escadrons ennemis, à dix pas d'eux ; les balles sifflaient d'une vigoureuse manière. Je lui dis avec un grand sang-froid : « Regarde bien tomber ces coquins-là ! » Mon épingle tirée, il en tombe un qui fait la culbute de dessus son cheval ; je ne sais si j'en ai blessé d'autres. Elle était chargée de trois balles et de cinq chevrotines. Mon caprice satisfait, je suis retourné vers mes camarades. »

A vrai dire, de tels actes touchent à la démence ; mais ils avaient leur raison d'être en entretenant l'esprit d'émulation ; ils affirmaisaient les courages, trempaient les caractères, préparaient et provoquaient des sacrifices plus sérieux.

Les conditions actuelles de la guerre ne permettent pas de ces excentricités, qui ne seraient que dangereuses.

Dans notre société moderne, un homme ne peut guère plus user de son indépendance naturelle que le feuillet détaché d'un volume ne peut s'envoler du livre fermé. A moins de vivre en ermite, en loup — et encore, — il faut quand même en passer plus ou moins par où le veulent les conventions, les relations d'intérêt, les obligations familiales et sociales.

Or, c'est bien pis à l'armée, où l'obéissance est de règle à tous les degrés de la hiérarchie. Point de place pour l'initiative individuelle, pour le *moi* dont on abuse tant dans la vie civile.

Autrefois, quand le patriotisme était pour ainsi dire inconnu, quand les généraux travaillaient pour conserver leur crédit et grandir leur renommée, quand les soldats étaient payés pour se faire tuer au service de causes qui ne les intéressaient pas autrement, le courage de chacun entrait pour une grande part dans le succès d'un combat. Le thème général, fruit de la tactique ou des circonstances, souffrait les efforts personnels. L'heureuse diversion, tentée à ses risques et périls par un capitaine, décidait de l'issue d'un combat ; une poignée de braves sans mandat, mais unis dans un même élan d'héroïsme, sauvaient une armée en défendant bon gré malgré une position délaissée ; il suffit encore de la présence d'esprit d'un obscur marsouin comme le typographe Bratières pour débarrasser la terre africaine d'un agitateur dangereux, d'un sauvage. Mais dans les luttes continentales, entre les peuples civilisés, les temps épiques sont passés. Mince y est le rôle du courage personnel. Que sont la hardiesse, la décision, la clairvoyance dans les grades inférieurs ? Les combattants doivent être aveugles, sourds et muets pour ce qui n'est pas leur devoir immédiat. Ils vont, viennent, tirent, chargent au gré des ordres reçus ; tout leur devoir, c'est d'obéir. Le zèle serait aussi mal vu que la mauvaise volonté.

C'est même une fatalité qu'à présent que les citoyens sont plus conscients de leur devoir ils doivent réfréner le patriotisme éclairé dans leur for intérieur et demeurer soumis quand même à des ordres dont la portée leur échappe le plus souvent.

Nos pères de 1792 vivaient à une époque de transition où leur passion pour la France trouvait à s'employer sans trop d'entraves sur les champs de bataille ; chacun d'eux était un réel foyer d'énergie qui rayonnait autour de lui. Nous devons à cela les innombrables petits faits d'armes qui caractérisent les guerres de la République, comme d'ailleurs toutes celles de peuples à despotes.

Ce patriotisme-là vivait de sa vie propre, il se reproduisait de lui-même ; le soldat dévoué jouissait de son œuvre, il grandissait à ses propres yeux et courrait la chance d'être distingué par ses chefs. Le patriotisme militaire, à présent, ne se manifeste pas par du bruit, par des paroles, par des actes extraordinaires ; il doit être réservé, d'une résignation calme, d'une foi généreuse en ceux

qui commandent ; il doit être imbu du devoir strict à accomplir sans discussion, sans immixtion importune. La mission de Jeanne d'Arc n'aurait plus ici chance de succès. Ce patriotisme-là est plus difficile que l'autre, parce que plus obscur ; c'est affaire de conscience ; c'est de l'héroïsme ignoré : il n'en est que plus méritoire, surtout pour le tempérament français, excessif, emporté jusqu'à la vantardise.

## II

Je vais maintenant vous présenter en quelques mots un frère d'armes de Girardon, un autre vaillant des luttes révolutionnaires. Ce héros, c'est le dragon Marquant, dont le *Carnet d'Etapes* (1) était publié, par M. George Vallée, sous-préfet de Bar-sur-Aube, auquel sont dus plusieurs travaux historiques fort intéressants, et M. G. Pariset, le distingué professeur de l'Université de Nancy, au moment même où, de mon côté, je mettais au jour les *Lettres* de Pierre Girardon.

Né à Commercy, en 1770, fils d'un tanneur, comme son camarade barsuraubois, **François-Etienne Marquant** s'engagea le 1<sup>er</sup> octobre 1791 et fut incorporé au 2<sup>me</sup> régiment de dragons. On sait peu de choses sur ses faits et gestes au corps. Simple soldat, il eut pourtant l'occasion de se signaler pendant les quelques mois qu'il passa à l'armée. Il était en effet de cette admirable cohorte à laquelle fut dévolue la défense des frontières du nord et qui s'en acquitta si bien ; la seule participation d'un homme à cette grande œuvre est un titre qu'on ne saurait lui contester.

Marquant « assista sous Lafayette aux « premières opérations contre les Autrichiens ; il prit part, avec Dumouriez, aux « fameuses manœuvres de l'Argonne ; il « accompagna, avec Dillon et Kellermann, « la retraite des Prussiens après Valmy ; il « coopéra enfin avec Valence à la glorieuse « et rapide conquête de la Belgique. »

Ses états de services, conservés au Ministère de la Guerre, disent d'ailleurs qu'il se distingua par sa bravoure dans toutes les affaires auxquelles il prit part, qu'il fut blessé pendant la retraite de Belgique, en mars 1793, après avoir tué plusieurs ennemis ; qu'il fut fait prisonnier de guerre le 6 août suivant, et qu'enfin des dragons capturés en même temps que lui déclarèrent que leur camarade avait été haché en se défendant contre les Autrichiens.

Une telle mort, à 23 ans, fait regretter que Marquant n'ait pas vécu davantage pour donner la mesure de ce dont il était capable.

Et Marquant n'était pas seulement un bon soldat ; il voulait encore servir son pays en retracant les faits dont il était l'acteur et le témoin. Dans ce but, sur les notes d'un *Carnet d'étapes* tenu quotidiennement à jour, il écrivit les *Démarches et Actions de l'Armée du Centre*, d'avril 1792 à janvier 1793, où il raconte pas à pas les opérations de cette armée d'abord, puis de celles du Nord, de la Meuse et des Ardennes, dont son régiment fit successivement partie.

Il ne se borna pas, d'ailleurs, à raconter les faits qu'il avait eus sous les yeux ; il s'enquit des opérations effectuées par les autres régiments ; chemin faisant, il s'inquiéta de ce qui se passait à Paris et dans toute la France, pour encadrer en quelque sorte ses notes personnelles dans l'ensemble des événements généraux. Esprit cultivé, il s'éleva même parfois jusqu'à la haute politique, et il s'y montre aussi bon patriote que bon républicain. Aussi son œuvre est-elle une précieuse contribution à l'histoire de ces heures intéressantes de notre épope nationale, si mal connue encore, bien qu'étudiée par tant d'auteurs.

Les *Démarches et Actions* montrent l'état d'esprit des soldats, ce qu'ils pensaient de la guerre, de la patrie, du roi, de l'assemblée, des émigrés ; elles révèlent leurs alternatives d'enthousiasme et de découragement, leurs défiances et leurs craintes ; elles nous apprennent comment les incidents de la vie politique à Paris retentissaient aux armées, combien y était fragile l'autorité des généraux, que leurs soldats soupçonnaient toujours plus ou moins de trahison ou de tiédeur aux idées nouvelles, et qui ne disposaient plus, pour se faire obéir, des ressources d'une discipline maintenant relâchée. Marquant était à la fois « raisonneur » et passionné ; il avait ses opinions et s'intéressait aux opinions des autres...

Avec cela, vérifique. Il a dit lui-même de son œuvre : « Cet ouvrage est écrit avec la plus stricte sincérité ; nos détresses y sont aussi bien détaillées que nos victoires » ; et si ses savants éditeurs relèvent ça et là quelques erreurs, ils ne signalent aucun mensonge.

Cet ouvrage a encore, sur tous les mémoires analogues publiés de notre temps, le mérite d'être le seul qui ait été écrit par un militaire mort sur le champ de bataille ; de plus, donné sur la copie originale, sans aucune retouche, il est l'expression sincère des idées du moment, non affaiblies ou modifiées par les événements postérieurs.

Plus réservé que Girardon, Marquant ne

(1) Berger-Levrault et Cie, éditeurs, Paris-Nancy, 1898. Pet. in-8 de XL-274 p., avec une carte.

dit rien de lui-même. Il parle constamment à la troisième personne du pluriel. C'est un caractère froid, réfléchi, se faisant une haute idée de son rôle de soldat et d'écrivain, ne s'abaissant pas aux détails oiseux.

Sans se connaître, Girardon et Marquant ont pris part ensemble à la plupart des faits d'armes qui ont illustré la conquête de la Belgique, — comme leurs éditeurs respectifs ont travaillé sans s'en douter, bien qu'en même temps et pour ainsi dire porte à porte, à deux ouvrages identiques, quoique non semblables, qui même se complètent admirablement ; grâce à eux, la Champagne et la Lorraine, qui se disputent la gloire d'avoir donné le jour à Jeanne d'Arc, comptent chacune un héros de plus, doublé d'un historien.

Mais que l'on regarde Girardon ou Marquant, types de tant d'autres restés anonymes, quel bel exemple de bravoure donnaient ces fils du peuple dont les émigrés croyaient avoir si facilement raison ; quel spectacle réconfortant nous offrent ces artisans d'hier enrôlés pour une idée, et pour elle bravant tous les dangers, supportant le froid, la fatigue, la faim, endurant les pires tortures morales et physiques, se faisant tuer, *hacher pour elle !* Comme cela nous repose des mesquineries modernes ! Les judicieux éditeurs du mémoire de Marquant ont eu raison de dire de leur personnage : « Il savait du moins pourquoi il se battait ; il avait conscience qu'il défendait contre l'ennemi la « nation », et par là il entendait le nouvel ordre de choses créé par la Révolution, aussi bien que le sol même du pays. Toute la supériorité morale des soldats de la Révolution est là. La nation luttait pour les « droits de l'Homme », elle avait secoué la tyrannie monarchique et s'était donné une nouvelle « Constitution »... Pour Marquant, la Patrie, c'est la République. »

Il se fait tard, mes chers auditeurs : la voix de bronze de votre beffroi vient de m'avertir que neuf heures sont sonnées depuis déjà longtemps. Il est temps de nous séparer. Je ne saurais abuser davantage de l'aimable hospitalité que nous donne monsieur le Maire de Bar, de votre bienveillante attention, non plus que de mes faibles moyens oratoires.

Un mot encore, cependant, et nous reprendrons tous notre liberté.

Vous avez pu voir, par les extraits que je

vous ai lus, de quel intérêt des documents comme les lettres du capitaine Girardon, comme les Mémoires du dragon Marquant, peuvent être pour l'histoire politique et militaire de notre pays. L'Histoire de France, me direz-vous, mais elle est faite, mais nous l'avons apprise à l'école, au collège ! mais MM. Duruy, Michelet, Thiers, Taine, Henri Martin, pour ne citer que les plus illustres, en ont écrit de merveilleuses, de savantes, d'archicomplètes !

Sans doute, nous avons de belles, de bonnes histoires ; sans doute, l'Histoire de France est faite, mais il n'est pas moins vrai que l'histoire de la France, en bien des points, est à refaire. Beaucoup trop de légendes, beaucoup trop de faits inexactement transmis déparent encore ces gigantesques ouvrages, qui sont la gloire de leurs auteurs comme celle du peuple dont ils racontent les prouesses.

Quelle période a inspiré plus d'études sérieuses que notre Révolution de 1789 ; et quelle autre aussi, cependant, est moins connue, parce que le plus souvent les récits qu'on en donne sont entachés de l'esprit de parti ! Autre exemple : Quel historien de la guerre de 1870-71 peut se vanter d'en avoir bien approfondi les origines et les phases diplomatiques, depuis que le falsificateur de la dépêche d'Ems s'est effrontément dévoilé, depuis surtout qu'en mourant il a laissé publier ses Mémoires ? C'est donc, vous le voyez, aux écrits particuliers, c'est aux mémoires comme ceux de Marquant, c'est aux correspondances originales comme celle de Girardon que l'on doit demander de la clarté. Aussi m'adresserai-je, en terminant, à ceux de mes auditeurs qui posséderaient parmi leurs papiers de famille quelques vestiges de cette sorte. Au nom de la science, au nom du patriotisme local et général, je les prie de les mettre au jour, de les signaler à des personnes compétentes : à leur distingué sous-préfet, par exemple, à M. le Principal ou à un professeur du Collège, à M. Lebois, imprimeur, à M. Cintract, bibliothécaire, etc., afin que ces bribes d'histoire ne demeurent pas plus longtemps dans l'ombre. Combien de documents personnels à révéler ! Beaucoup de ces épaves, sans doute, sont sans valeur, mais il peut s'y rencontrer des choses intéressantes à savoir, et qu'il importera de ne pas laisser périr.

Nul n'a le droit d'étouffer la moindre étincelle du flambeau de la science, qui sert à guider le monde, même indifférent, même ingrat, même hostile, dans la voie du progrès.

